

Publié dans *Septentrion* 2016/2.

Voir www.onserfdeel.be ou www.onserfdeel.nl.

Dissonances mortelles : Anna Enquist

Chaque roman d'Anna Enquist (° 1945) porte la musique classique jusqu'à l'endroit de la souffrance, dans l'intimité d'un drame personnel où se jouent l'existence d'un être, son histoire et ses choix de vie: le handicap et la maladie dans *Le Secret*¹, la perte d'un enfant dans *Contrepoint*²... Il n'y a jamais rien d'inutile sous la plume de l'écrivaine néerlandaise, mais une constante nécessité de laisser retentir en polyphonie le trésor musical des siècles passés avec l'humble présent d'un être particulier. La pliure du temps s'opère par la rencontre artistique: l'interprète d'aujourd'hui étreint le compositeur d'hier, comme deux voûtes d'un même arc s'empêchent de disparaître définitivement. *Quatuor*, neuvième roman d'Anna Enquist traduit en français chez Actes Sud, reprend

cette puissante thématique en lui donnant une dimension nouvelle, politique et sociale. Comme si le drame qui se jouait dorénavant ne concernait plus seulement l'âme d'une personne, mais celle de toute une société - celle des Pays-Bas: «Comment a-t-on fait pour se désintéresser autant de la musique? Elle-même ne peut se passer de musique, de musique «classique». Si elle ne pouvait pas pratiquer, elle serait perdue, c'est sûr... Les écoles de musique ont été fermées, les orchestres dissous, les formations professionnelles se meurent. Et tout le monde s'en moque». Ces quelques mots, glissés dans la bouche de Caroline en début de récit, expriment la vision amère d'Anna Enquist: la fin de la musique signifie la perte des êtres et l'écroulement des structures, dans l'indifférence générale.

Au commencement, la musique classique relie cinq personnages: quatre musiciens marqués par les épreuves de la vie et leur vieux professeur, virtuose à la retraite qui voit son corps et son esprit lâcher progressivement, le premier sous le poids des années, le second sous l'emprise de la peur. La violoncelliste Caroline et l'altiste Jochem ont brutalement perdu, dans un accident d'autocar, leurs deux enfants; le premier violon Hugo dirige un lieu culturel mourant, en raison des restrictions budgétaires; seule le second violon Heleen conserve une énergie joyeuse, faite d'illusion et de naïveté, que vient peu à peu entamer l'ombre d'un grand criminel avec qui elle entretient une correspondance.

Les années ont passé. Il n'est que la musique classique pour maintenir un dernier lien ténu et fragile, qu'un rien peut balayer: l'incapacité de la société à prendre en charge la déchéance physique des personnes âgées, la déconstruction de toute forme artistique, la violence, enfin, d'une humanité que la Justice ne parvient plus à contenir... Anna Enquist promène son regard sur notre temps avec une acuité terrifiante, parce que juste. Elle enchevêtre les nombreuses problématiques avec finesse, comme les fils d'une tapisserie offrent au regard un ensemble cohérent et parfaitement maîtrisé.



Mais il est un fil à tirer pour comprendre la démolition ultime, celui de la musique - encore et toujours. Emblématique de cette perte d'âme que souligne la romancière. Le quatuor de musiciens lutte vainement contre l'effondrement, en interprétant Dvořák, Mozart et Schubert. Les fissures ont déjà envahi l'édifice, édifice physique du lieu culturel de la ville, édifice humain d'une amitié pourtant forgée au fil des années.

Hugo assiste même avec «jubilation» à la «déchéance» de l'ancien palais de la Musique devenu centre culturel, au gré des coupes sombres réalisées dans le budget artistique. Anna Enquist manie l'ironie jusque dans l'appellation de la commission municipale, intitulée initialement «Culture et Affaires économiques», puis «Événements et Loisirs», pour se réduire finalement à «E & L». Car il ne reste plus rien de culturel dans cette ville en perte, plus rien de solidaire non plus, la maison de quartier où se rend Heleen devant également fermer. Musique et solidarité sont comme les deux jambes amputées d'une

société qui ne recherche plus que l'efficiencia et le culte de l'autonomie.

L'étonnante conclusion dit finalement ce qui sourd depuis l'ouverture du roman: l'éclatement de toutes les réalités, l'écroulement ultime d'une société incapable de sauvegarder son âme. Il n'y a rien d'inutile, écrivions-nous en introduction, tout est sous le contrôle de l'écrivain, y compris la détonation finale, nocturne, qui jure avec les lentes introspections de chacun des personnages. Anna Enquist conclut en romancière, en explosant son roman comme les pouvoirs publics explosent l'art et la solidarité. Si, en fin de compte, tous sont apparemment saufs, il aura suffi d'une nuit pour tout briser, «une nuit où l'amitié se fissure», une nuit qui enferme les rescapés dans leur solitude, une nuit de décombres sans aurore... mais «tout le monde s'en moque».

Pierre Monastier

ANNA ENQUIST, *Quatuor* (titre original : *Kwartet*), traduit du néerlandais par Emmanuelle Tardif, Actes Sud, Arles, 2015 (ISBN 978 2 330 05796 1).

- 1 Titre original : *Het geheim*. La traduction française, signée Micheline Goche, a paru aux éditions Actes Sud d'Arles en 2001 (voir *Septentrion*, XXXI, n° 2, 2002, pp. 82-84).
- 2 Titre original : *Contrapunt*. La traduction française, signée Isabelle Rosselin, a paru aux éditions Actes Sud d'Arles en 2010 (voir *Septentrion*, XXXIX, n° 4, 2010, pp. 73-74).